

Les *pop stars* de l'économie

Keynes et ses combats de Gilles Dostaler, Albin Michel, 535 p.
Karl Marx ou l'esprit du monde de Jacques Attali, Fayard, 537 p.

Julien Brault

Number 206, January–February 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18177ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brault, J. (2006). Les *pop stars* de l'économie / *Keynes et ses combats* de Gilles Dostaler, Albin Michel, 535 p. / *Karl Marx ou l'esprit du monde* de Jacques Attali, Fayard, 537 p. *Spirale*, (206), 43–44.

LES POP STARS DE L'ÉCONOMIE

KEYNES ET SES COMBATS de Gilles Dostaler
Albin Michel, 535 p.

KARL MARX OU L'ESPRIT DU MONDE de Jacques Attali,
Fayard, 537 p.

Marx n'était pas marxiste. Keynes n'était pas keynésien. Les deux économistes l'ont dit de leur vivant. Outre la boutade intellectuelle, les deux ouvrages qui font l'objet de cet article nous présentent les hommes derrière les citations, derrière les deux révolutions majeures du xx^e siècle.

Respectivement nés en 1818 et 1883, tous deux issus d'un milieu aisé, Karl Marx et John Maynard Keynes empruntent des chemins opposés. Maynard fait fructifier son pécule de manière à dépasser la fortune de son père. Le jeune Karl, quant à lui, dépense sans compter l'argent de son père. Quand il devient père à son tour, c'est Engels qui lui envoie de quoi nourrir sa famille. Le lord anglais et l'exilé allemand ont en commun d'écrire beaucoup. Keynes écrit des livres dont les ventes considérables l'enrichissent d'autant et des articles pour lesquels il « met sur pied une architecture complexe pour leur traduction et leur diffusion à travers le monde ». Quant aux articles que Marx publie dans le *New York Daily Tribune*, ils ne lui rapportent pas assez pour se passer de l'aide d'Engels. Ses livres font perdre de l'argent aux rares éditeurs qui les publient. Ironiquement, son *Capital* est aujourd'hui le livre le plus lu au monde après la Bible.

La publication rapprochée des essais de Gilles Dostaler et de Jacques Attali met côte à côte ces penseurs au destin unique. L'un voulait le capitalisme plus humain, l'autre ne croyait pas qu'il pût évoluer sans l'apport d'une révolution. Là où leur vision se rencontre, c'est dans la conviction que le capitalisme allait déboucher sur un monde humaniste dont les soucis pécuniaires seraient évacués.

Doctrines

Keynes est tout sauf doctrinaire. Dans *Keynes et ses combats*, Dostaler démontre que ce dernier n'est pas au centre du mouvement réformiste mondial qu'on appelle *révolution keynésienne*. Pragmatique en tout, il prescrivait des remèdes économiques à des situations données. Si Keynes a fait la promotion de l'intervention-

nisme étatique, c'est surtout parce qu'il estimait que seul l'État avait l'infrastructure nécessaire pour combattre le chômage et mettre un frein à la paupérisation de ceux que Marx appelait les prolétaires. Dans *Karl Marx ou l'esprit du monde*, Attali, quant à lui, brosse le portrait d'un Marx fragile sous sa gangue de révolutionnaire. Il répète ce que l'on sait sur sa conception déterministe de l'histoire, dont l'achèvement naturel est le socialisme, en mettant l'accent sur le progrès que constituaient pour lui le capitalisme et la démocratie. Pour Marx, la révolution communiste devait être internationale. Parce que porteur de globalisation, le capitalisme était pour lui un préalable au socialisme mondial. Le biographe met en lumière l'incertitude qui habitait le théoricien : l'extrême difficulté qu'il avait à consentir à faire publier ses ouvrages et sa remise en question de la plus-value, (concept économique à la base du *Capital*), dont il ne parvint jamais à ériger les fondements mathématiques. Le Marx qu'a retenu l'histoire, le doctrinaire, c'est l'homme fort de l'*Internationale*.

Keynes qualifie l'œuvre de Marx de « doctrine dont la bible, soustraite à toute critique, est un manuel d'économie périmé [...] non seulement faux d'un point de vue scientifique, mais en outre dénué d'intérêt ». Keynes entretient une relation ambiguë avec le spectre de Marx, lui reconnaissant parfois « un grain de vérité », partageant plusieurs de ses points de vue, mais n'évoquant l'économiste qu'avec condescendance. Dostaler compare les deux hommes, notant qu'ils étaient trop semblables pour s'apprécier mutuellement : « Dans la pratique, dans les choix de politique, l'un et l'autre [Marx et Keynes] ont fait preuve, leur vie durant, d'une adaptation aux circonstances et d'un pragmatisme très éloigné du dogmatisme caractérisant l'action et la pensée de leurs disciples. »

Le ventre de Londres

Il n'y avait pas qu'un Londres durant la révolution industrielle, mais deux. Celui où Marx écrivit l'essentiel de son œuvre, y perdant trois enfants pour cause d'insalubrité, et celui de

Keynes, haut lieu des finances mondiales où luxe et désœuvrement faisaient bon ménage. Les deux facettes de la cité ont coexisté. Marx et Keynes ne sont pas ce qu'on pourrait appeler des contemporains, leurs existences ayant manqué le chevauchement de moins de trois mois. Cependant, tous deux ont vécu la révolution industrielle dans son foyer : Londres. Prosaïque, la différence entre les deux hommes se situe d'abord sur le plan de leur situation financière. Comme Marx le souligne lui-même dans une lettre adressée à Engels, il est sans doute le seul à avoir « écrit sur l'argent tout en en manquant à ce point ». Son recours répété aux prêts usuraires, par exemple, constitue un comportement erratique, quasi passionnel, si on considère que l'homme a passé une importante partie de sa vie à approfondir ses connaissances économiques.

Keynes considérait l'amour de l'argent comme une pathologie. N'en ayant jamais manqué, l'argent n'avait pas une influence décisive sur sa vie. Pour Marx, cette recherche de l'argent était au contraire une question de survie. Dans cette mesure, ce que Keynes appelait le « problème économique » prenait pour Marx une tout autre importance. Même s'il n'en partageait pas le labeur, il subissait les mêmes conditions matérielles que l'ouvrier anglais. À ses yeux, le travail était synonyme d'exploitation de l'homme par l'homme. Il avait décelé l'existence d'un chômage structurel dont les victimes, les chômeurs, constituaient « une armée de réserve industrielle ». Keynes partagea cette vision et suggéra d'utiliser l'interventionnisme pour atteindre le plein emploi. Pour Marx, le plein emploi n'avait rien d'une situation enviable. Il croyait que la technologie libérerait l'humain à plus ou moins long terme de son aliénation : le travail.

L'opium des universitaires

Marx, Keynes, Attali et Dostaler ont en commun d'être des universitaires. Ce sont donc des docteurs qui écrivent pour rétablir la vérité à propos de docteurs dont la pensée a été travestie par d'autres docteurs. Attali, qui précise



en exorde n'avoir jamais été marxiste, n'en dépeint pas moins un immense visionnaire. Pour lui, Marx est « *l'esprit du monde* ». L'épithète, en plus de servir de sous-titre à sa biographie, en constitue un leitmotiv envahissant. Si Attali n'est pas marxiste, il semble avoir succombé à l'opium des universitaires : le vedettariat des penseurs.

Chacun des deux ouvrages recensés ici explique comment l'exégèse des disciples a travesti la pensée du maître. Dostaler le fait de manière plus réaliste : il rapporte que les principes qu'on a retenus de Keynes sont ceux-là mêmes qu'avait développés Michal Kalecki, obscur économiste polonais, les économistes du *New Deal* et les membres de l'école de Stockholm à l'origine des social-démocraties scandinaves. En fait, la contribution théorique de Keynes à la révolution keynésienne n'est pas prépondérante : elle s'insère parmi tant d'autres. Sa richesse, ses accointances avec les leaders politiques, ses succès de librairie et son parcours académique sont autant de facteurs qui peuvent expliquer sa renommée. Marchant sur les traces de son père, il devient profes-

seur à Cambridge. Le caractère élitiste de l'université est doublement présent chez lui : non seulement il fit partie de cette institution célèbre, mais il fut aussi membre de la Société des apôtres, fraternité comme il y en a tant d'autres sur les campus anglo-saxons, mais dont l'histoire et l'éminence des membres en font l'une des plus prestigieuses. Les célèbres logiciens Ludwig Wittgenstein et Bertrand Russell furent du nombre.

Quant au philosophe allemand, il se vit exclure des chaires professorales allemandes. La dictature de Bismarck ne tolérait pas les opinions du futur chef de l'Internationale. Rejeté du giron universitaire, Marx n'arriva jamais à subvenir lui-même à ses besoins. Claude Lévi-Strauss disait d'ailleurs de ceux qui se dirigent vers les sciences humaines, plutôt que vers des métiers comme le droit ou la médecine, qu'ils étaient de grands enfants. Le propos quelque peu ironique de l'anthropologue illustre bien le cas Karl Marx.

Attali ne pointe pas dans cette direction. Il consacre le dernier chapitre de son ouvrage à

décrire les intrigues qui entourent la succession de ses manuscrits et la déformation politique dont son œuvre fut victime. Ce récit a toute sa pertinence, car c'est justement ce travestissement qui a fait d'un théoricien tourmenté la figure de proue d'une révolution mondiale, puis d'un dualisme militaire et idéologique.

À Marx, précèdent et succèdent une pléthore de théoriciens socialistes, de brillants comme de médiocres. Marx était-il le plus intelligent, le plus lucide ? C'est ce que laisse entendre Attali, dont la biographie présente Marx comme un démocrate visionnaire. Et si Marx et Keynes avaient projeté la bonne image au bon moment comme ce fut le cas des lauréats de *Star Académie* ? Vraisemblablement subjugué, Attali ne l'admettrait pas. Dostaler, quant à lui, écrit de l'ouvrage fondateur de Keynes : « *Contrairement aux publications de Kalecki ou de Myrdal, sa Théorie générale a été publiée au bon moment, au bon endroit et dans la bonne langue.* »

Julien Brault